L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 25 JANVIER 1896. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
SAMEDI, 25 JANVIER 1896.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

Une Trinité sans Unité.

Bien singulière, la situation des partis ou plutôt, des factions, des coteries politiques, en dehors du parti démocrate, auquel on ne peut refuser au moins cette double qualité : de conserver son unité et de savoir ce qu'il veut.

Le fait est que l'opposition ou plutôt les oppositions — car elles sont passablement nombreuses ; les cinq doigts de la main ne suffiraient pas pour les compter — sont très panachées. Il y a d'abord les planteurs qui sont de véritables démocrates de doctrine, mais des républicains d'intérêt ; en d'autres termes, des démocrates d'Etat et des républicains nationaux. Les planteurs sont, eux-mêmes, divisés en plusieurs groupes : celui des partisans de la fusion avec les populistes, celui des partisans de la fusion avec les républicains blancs de la vieille roche, celui des partisans de la fusion avec les républicains de couleur. Cela fait déjà une trinité qui ne brille pas par son unité : un seul parti en trois factions.

Vient ensuite le groupe le plus nombreux des républicains de la veille, lequel se divise en deux : 1° Les blancs-noirs qui ne sont qu'une poignée, mais qui ont fait une alliance boiteuse avec les noirs, afin d'acquérir, à défaut d'autre puissance, celle du nombre ; 2° les nègres purs qui sont légion, mais qui, ne sachant pas se gouverner eux mêmes, sont obligés de recourir aux blancs pour trouver des guides. Il n'y a qu'une seule cause de division entre les deux groupes. Mais elle est d'une importance vitale ; c'est que les uns, les républicains blancs, veulent conserver pour eux toutes les places, tandis que les autres prétendent avoir leur part du gâteau budgétaire, ce dont nous ne les blâmons nullement. Que diable ! on n'est pas politicien pour la gloire ou pour l'amour de Dieu ; il faut bien que chacun vive de son métier.

Cela fait déjà cinq coteries rivales qui fraternisent en apparence et, en réalité, se font une guerre acharnée.

Il y a encore un parti nouveau, un parti d'élus, créé tout exprès, dit-il, pour faire le bonheur de l'Union, en général, et de la Louisiane, en particulier ; c'est le parti populiste. Vous nous demanderez ce que c'est que le parti populiste ; nous vous répondrons nettement que c'est le parti du peuple, comme l'indique son titre. Ne nous en demandez pas davantage ; nous n'en savons pas plus. Peut-être le parti lui-même, n'est-il pas, sur ce sujet plus avancé que nous.

La preuve, c'est qu'il avait voté solennellement un ticket d'Etat, indépendant de ceux des planteurs et des républicains et qu'il vient de le jeter sans façon au panier, pour en former un autre complètement différent. M. Booth, le futur gouverneur Booth, est impitoyablement mis de côté. Il avait été nommé à l'unanimité ; il est remplacé par le Capitaine Phair, qui, nommé à l'unanimité, lui aussi, passe ainsi du camp des Planteurs dans celui des Populistes. Tout cela est une question de plus ou moins d'élasticité dans les mouvements et dans les doctrines, ou plutôt, une question de dosage dans les combinaisons politico-pharmaceutiques : 75 graines de démocratie et 25 grains de républicanisme forment un planteur ; 50 grains de l'une et 50 de l'autre, un populiste. Nous ignorons la formule adoptée pour le républicanisme pur.

C'est égal, ces résultats ne sont pas des plus satisfaisants. Nous savons bien que tout le monde peut se tromper ; mais, avant de former leur premier ticket, les populistes eussent dû prendre leurs précautions et savoir un peu mieux ce qu'ils faisaient et ceux qu'ils choisissaient. Ils ne se seraient pas exposés à cette ridicule nécessité de créer un ticket nouveau qui ne vaut peut-être pas beaucoup mieux que le premier, et ne leur assure pas plus la victoire.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

Monroe et Anglais, J. Gentil ; *Rêveries*, François Tujague ; *Mon premier amour*, Louis de Montpontier ; *M. Emile Loubet*, notes biographiques avec portrait ; *La légende du jour des mages* ; *Grec*, poésie, J. G. ; *le Général Bourbaki il y a vingt-cinq ans*, souvenirs historiques ; *Les joies de l'homme* ; *Celle qui passe*, poésie ; *La tasse de thé* histoire sentimentale ; *Le peintre d'yeux*, conte fantastique ; *Mondanités* ; *Cliché de modes parisiennes*, *Chronique humoristique*, page anglaise, etc.

MADAGASCAR.

Il ne faut pas voir, dans les désordres partiels que signale un correspondant spécial par une lettre de récente date, les symptômes d'un soulèvement du peuple malgache contre l'autorité française : ils sont la conséquence inévitable de l'état d'anarchie qui règne dans les districts éloignés de l'Imérina depuis le commencement de l'expédition. Quand Rainilaiarivony rassemblait à Tananarive et dans la vallée de l'Ikopa toutes les forces dont il disposait pour combattre, les petits postes militaires entretenus par le gouvernement malgache sur les territoires sakalaves et dans les contrées que parcourent les fahavalos des marches du Ménabé furent abandonnés. La longue chaîne de montagnes appelée Bongolava, qui s'étend parallèlement à la mer, depuis Suberbieville jusqu'aux confins du pays betsileo resta sans défense, et, par la brèche ainsi ouverte, les brigands ont du envahir les district des Mandindrano et pénétrer jusque dans le coeur de l'Ankove.

Ce serait méconnaître absolument les mœurs et le caractère des tribus malgaches qui composent la population sédentaire de la nouvelle colonie, si l'on s'imaginait que les désordres signalés au nord et à l'ouest de Tananarive peuvent se propager au delà des frontières sakalaves et que les forces dont dispose le général Duchesne, quoique réduites, ne sont pas suffisantes pour châtier quelques bandes de pillards mal armés, quand les Hovas, avec cinq ou six petits postes échelonnés le long du Bongolava et défendus par une poignée de ces soldats que l'on a vus à l'œuvre, les tenaient autrefois en respect.

Il est vrai que les habitants des villages situés aux environs du lac Itassy semblent avoir fait aujourd'hui cause commune avec les brigands et qu'ils auraient considérablement grossi leurs bandes. Le correspondant attribue ce pénomène aux inquiétudes qu'avaient fait concevoir à ces populations crédules et naïves les abominables calomnies propagées par des adversaires ; ceux-ci n'avaient cessé de leur prédire les pires catastrophes ; ils leur disaient que, si les Français devenaient les maîtres du pays, les hommes seraient arrachés de leurs foyers et conduits au loin ; que les femmes et les enfants deviendraient les esclaves des soldats ; mais d'autres causes encore devaient, à notre avis, amener cette surprenante complicité.

Le désarmement des populations soumises à l'autorité de Ranavalo, ordonné par le général Duchesne, était une mesure de prudence qu'il était d'un impérieux devoir de prescrire comme sanction du traité qui mettait fin à l'état de guerre, mais elle avait l'inconvénient de les laisser hors d'état de se défendre contre les entreprises audacieuses des brigands ; d'autre part, la défaite de l'armée hova et la déchéance du redouté Rainilaiarivony ont fait croire aux races autochtones qu'après un siècle et plus d'exactions et de dégradante servitude l'heure était enfin venue de tirer vengeance et d'anéantir la race abhorée des *Amboalambo*. C'est ainsi qu'ils ont massacré les officiers et les soldats hovas envoyés à leur rencontre et qu'armés de couteaux et de sagaies ils assaillirent Arivonimamo.

Telles sont les causes de l'agitation et des troubles qui ont ensanglanté les confins occidentaux de l'Imérina ; mais il a suffi de la démonstration énergique du commandant Ganneval, à la tête de quelques compagnies de Haoussas, pour en finir avec les perturbateurs. Sakalaves et fahavalos ont regagné précipitamment leurs repaires de l'Ouest, pendant que les pauvres diables qu'ils avaient entraînés ont fui vers le Sud et se sont réfugiés dans le pays betsiléo, d'où, le péril passé, ils peuvent facilement retourner dans leurs villages.

On a vu par nos correspondances, confirmées d'ailleurs par une dépêche du général Duchesne, dont le ministre de la guerre a donné lecture au conseil, que cette agitation purement locale, est aujourd'hui calmée ; cependant, la brusque renaissance du fétichisme que nous signale le correspondant, si elle n'est pas une menace pour la paix publique, expose les missionnaires chrétiens aux plus graves dangers. On sait qu'il y a quelques années à peine, un décret de la reine Ranavalo II intima l'ordre aux Malgaches de renoncer, sous peine de mort, au culte des fétiches et d'embrasser, à son exemple, la religion chrétienne ; malgré cette version apparente, andriana, bourgeois et esclaves sont restés profondément imbus des superstitions de leurs ancêtres, et il a suffi des incantations de quelques *mpamosavy* (sorciers) pour leur persuader que les prédications évangéliques et l'adoration du dieu des Vazaha ont attiré sur eux les colères de Ranahary, de Ravololo et de Kelimalaza, dont ils avaient déserté les sanctuaires.

Faut-il aussi rappeler les souffrances du peuple malgache qui a supporté tout le poids de la construction de ces églises, de ces écoles innombrables élevées en quelques années par la London missionary, grâce à la corvée royale (fanompoana), privilège que la reine de Madagascar avait accordé aux Indépendants sous le prétexte que ces édifices, construits sur le domaine de la couronne, étaient sa propriété ?

C'est à ces excitations, c'est à ces rancunes qu'il faut attribuer l'assassinat de la famille Johnson, et le missionnaire Mac Mahon aurait subi le même sort s'il n'était parvenu à prendre la fuite.

Le péril est heureusement passager, mais il ne peut être conjuré que par la prudence et la circonspection des missionnaires.

Le droit des Femmes

Sous la signature de M. Paul de Cassagnac, nous lisons dans l'*Autorité* :

Le mouvement en faveur des droits de la femme vient de subir en Amérique un échec sérieux.

Il s'agissait des droits électoraux de la femme.

Déjà plusieurs Etats de l'Union, tels que le Wyoming, le Colorado, le Kansas, ont accordé à la femme le droit de vote en matières électorales.

Mais, au Massachusetts, elle ne possédait encore que dans les questions ayant trait à l'organisation des écoles.

Disons, en passant, qu'il est assez naturel que les mères de familles aient le droit de manifester leur opinion et leur volonté, pour ce qui regarde l'éducation de leurs enfants.

Et, à ce point de vue, l'Amérique fait honte à la France républicaine et soi-disant démocratique, puisque chez nous l'Etat impose aux pères et aux mères un enseignement odieux, d'où la religion est proscrite, dans lequel la morale elle-même jouit d'une trop grande indépendance et auquel, seuls, les riches peuvent se soustraire en envoyant leurs enfants au loin dans des écoles libres.

En Amérique, on le voit, cela se passe différemment.

Pères et mères ont le droit de contrôle.

En un mot, ils gardent l'éducation et l'enseignement de leurs enfants.

Et, s'il est un progrès admirable, s'il est une réforme sublime, que nous envions à l'Amérique, c'est assurément le droit de vote de la femme, en matière d'école.

De cette façon, son enfant lui reste, est élevé comme elle l'entend et ne lui est pas volé, ainsi que cela se passe chez nous, par ce rôdeur de grand chemin qui s'appelle l'Etat et qui vous prend un petit enfant catholique, pour vous rendre, au bout de quelques années, un odieux libre-penseur, à telle enseigne que père et mère pourraient croire qu'on leur a changé leur enfant.

Et, de fait, on l'a changé.

Donc les femmes, au Massachussetts, jouissaient déjà du vote en matières scolaires ; elles ont voulu aller plus loin et conquérir le vote en matière électorale communale.

Quelques jeunes et charmantes femmes de Boston, se souvenant sans doute que ce fut dans cette ville que s'éveillèrent autrefois les premières idées de l'indépendance américaine, s'étaient lancées dans une propagande enragée qui a bien failli réussir.

En effet, la Législature de Massachussetts allait voter une loi qui leur donnait toute satisfaction, lorsqu'un adversaire du mouvement féministe eut l'ingénieuse idée de faire battre les femmes par les femmes elles-mêmes, en les mettant en mesure de prouver publiquement et hautement, qu'à part quelques endiablées de politique, elles ne tenaient nullement à s'occuper des affaires de l'Etat.

Et, pour y arriver, il proposa sournoisement, ce qui était un piège, de soumettre la question au referendum de tous les électeurs, hommes et femmes, investis déjà du droit de statuer sur les matières scolaires.

La Législature de Massachusetts accepta la proposition, sans l'ombre d'une méfiance, et organisa le plébiscite demandé, par la loi suivante :

Article premier.—Toutes les personnes en possession du suffrage scolaire sont invitées à faire connaître, par *oui* ou par *non*, leur opinion sur cette question : Y a-t-il lieu d'étendre aux femmes le droit de suffrage municipal ?

Art. 2.—Les hommes et les femmes ont un droit égal à réclamer, avant l'élection, leur inscription sur les listes électorales, en vue de prendre part au referendum. Les suffrages des hommes et ceux des femmes seront déposés dans des urnes différentes et recensés à part.

Le plébiscite a eu lieu conformément à cette loi.

Voici les résultats :

	Hommes	Femmes
Ayant droit de vote	561 699	575,000
Votants	273,9 6	23,068
Oui	87,000	22,204
Non	186,976	864
Majorité *contre*	99,976	.....
Majorité *pour*	.....	21,340

	Les deux sexes (ensemble)
Ayant droit de vote	1,136,699
Votants	297,044
Oui	109,204
Non	187,840
Majorité *contre*	78,636

Ces chiffres sont curieux.

Naturellement, la majorité masculine est opposée à l'affranchissement politique des femmes.

Sur CENT votants SOIXANTE-HUIT n'en veulent pas.

Mais ce qu'il y a de particulièrement intéressant, c'est l'abstention des femmes dans ce plébiscite d'un nouveau genre.

Il n'y a eu que 4 0|0 de votants, dans le camp féministe.

Et l'immense majorité, comme on le voit, ne s'est même pas dérangée pour aller voter.

Ce qui prouve que les femmes, au Massachusetts, ont le bon sens de ne pas vouloir abandonner, pour un Forum banal et tapageur, le discret bonheur du foyer familial.

Il va sans dire que la Législature de Massachusetts n'a pas donné suite à ses projets d'affranchissement politique de la femme.

Cette abstention des femmes au Massachusetts, sur une question qui les intéressait de si près, rappelle qu'en France, ce sont les hommes, trop souvent, qui refusent ou négligent d'aller au scrutin.

Dans combien de circonscriptions, on pourrait leur enlever les droits politiques, en se basant sur leur peu d'empressement à les pratiquer !

Nous autres également, en France, nous avons des féministes, c'est-à-dire des partisans de l'affranchissement de la femme.

Et j'ai l'honneur d'en faire partie.

Car je crois qu'il y a tout à gagner, pour un pays, à y rendre la femme aussi libre et aussi indépendante que possible.

J'ai toujours professé le plus complet mépris pour les hommes grossiers qui ne voient, dans la femme, qu'un être inférieur, uniquement destiné à leurs besoins ou à leurs plaisirs.

Et, à mes yeux, la femme doit être non pas l'esclave de l'homme, mais son associée dans la vie.

Car elle vaut autant que lui, par le cœur et par l'esprit, quand elle ne vaut pas davantage.

Mais, je l'avoue, je ne vais pas aussi loin que les Américains, et l'affranchissement politique de la femme n'a rien qui me tente.

Ce qui est plus urgent, c'est de lui faciliter les moyens de vivre, de lui donner des instruments de travail, de lui ouvrir toutes les carrières inutilement encombrées par les hommes, de la mettre en mesure de rester honnête, si elle le veut, ce qui n'est pas facile, par le temps qui court.

C'est la femme qui fait l'homme, non pas seulement au point de vue physique, mais au point de vue moral.

Et un peuple sera d'autant plus noble, d'autant plus grand, que la femme y sera plus honorée et plus à l'abri des besoins de l'existence.

INFORMATIONS DIVERSES.

Savez-vous qui, maintenant, occupe dans l'île de Juan-Fernandez le rôle de Robinson Crusoé ?

C'est un Suisse, M. Rodt, qui, en 1872, a loué l'île au gouvernement chilien pour y former une colonie agricole qui est actuellement en pleine activité. M. Rodt a aujourd'hui soixante ans.

C'est un vaillant.

En 1870-71, il s'engagea dans le bataillon des "Amis de la France" et combattit à Champigny.

Il est actuellement quasi souverain dans l'île de Robinson, où, sous la réserve de la suzeraineté du Chili, qui n'a jamais été invoquée jusqu'à présent, il exerce les fonctions législatives, administratives et judiciaires.

On sait que les baleines sont une cause assez fréquente d'avaries pour les câbles télégraphiques sous-marins.

Récemment on constata que le câble du réseau Western Brazilian fonctionnait de plus mal en plus mal et qu'il était malade à 76 milles marins au nord de Santa-Catarina.

On y expédia le médecin de service, c'est à dire le navire réparateur *Viking*, lequel, après quelques tâtonnements, l'empoigna avec un grappin et le coupa afin de pouvoir examiner les deux bouts et faire une épissure. Mais tout aussitôt sortit du sein des flots une sorte d'énorme flotteur qui éclata en répandant une odeur épouvantable. C'était le corps d'une baleine de 16 mètres de longueur qui, en folâtrant dans les profondeurs, s'était embobinée et ligotée dans le câble au point de ne pouvoir s'en arracher, même en y laissant sa peau ; finalement la baleine était morte étouffée, n'ayant pu venir reprendre à la surface sa provision d'air.

Sur les parties de la peau que l'on put repêcher, on trouva toute sorte de coquillages, d'herbes et d'animaux sous-marins qui, examinés par les zoologistes, montrèrent que le drame s'était accompli à l'époque où précisément les télégraphistes, troublés par les soubresauts de la baleine, avaient commencé à ne plus s'entendre.

Un accident de ce genre a été signalé dans le golfe Persique et un autre sur la côte du Pérou.

Un arbre, que les compagnies d'assurances contre l'incendie feraient bien de propager, est le chaparro, qui pousse dans la Colombie et dans diverses contrées de l'Amérique du Sud.

Non seulement cet arbre résiste à l'action des flammes, mais on prétend que le feu est nécessaire à son développement ; qu'après chaque incendie, au milieu duquel il n'est trouvé, ses feuilles poussent plus vigoureuses et plus nombreuses.

On voit les applications ingénieuses qui pourraient être faites de son bois, pour la construction des meubles par exemple.

Après chaque incendie, l'incendié aurait deux mobiliers pour un, et la compagnie n'aurait rien à débourser.

A travers l'actualité.

Au lendemain de la nomination de M. Anatole France à l'Académie française, il est à propos de noter que c'est lui qui, il y a quelques soirs seulement, présidait au restaurant de la Terrasse, le 125e dîner des Parisiens de Paris, connu aussi sous le nom de banquet Molière.

Trois cents convives y assistaient, parmi lesquels : M. Georges Berger, député de Paris, élu pour cette année président de la Société ; MM. le docteur Desprez, le docteur Philbert, de Lassus, Bertin, Normand, le poète Duvochel, etc.

M. François Coppée s'était fait excuser.

Au dessert, M. Georges Berger a pris la parole et, dans une allocution charmante, a fait l'éloge du Parisien de Paris. Puis il a levé son verre en l'honneur d'Anatole France, devant qui s'ouvriront bientôt les portes de l'Académie française", a-t-il dit.

M. Anatole France a répondu par le discours suivant, que les applaudissements ont maintes fois interrompu :

Messieurs et chers pays,

Pour me donner parmi vous cette place amicale et flatteuse, j'imagine que vous aviez trois raisons. Vous vous êtes dit : "Il aime Molière, il aime Paris, et il ne fera pas de discours. Ce sera un président exemplaire." Vous ne vous trompiez pas. Comme vous, je suis bon Parisien et zélé mollériste. Et je ne vous ferai point de discours. N'ayez pas peur du petit papier que je tiens à la main. Il en sortira ces paroles très courtes, que je n'eusse point mises par écrit, si j'avais pu compter sur mon génie jusqu'à improviser un simple remerciement. Mais c'est une audace qui ne m'est pas permise. Si peu qu'il me faille parler, je suis obligé de me faire une éloquence de papier. J'ai besoin de mon manuscrit pour vous dire que je ne vous dirai rien de Molière. Aussi bien n'attendiez vous pas mon avis. C'est un auteur connu. Il y a dix ou quinze ans, j'aurais peut être cédé à l'envie d'exprimer cette pensée que Molière est un poète comique. Pour l'époque, c'eût été vraiment un aperçu nouveau. Car, s'ore, ses admirateurs le louent surtout d'être un penseur triste et un amoureux pitoyable. Ils découvraient sans cesse dans ses pièces des sujets de mélancolie. Ils le plaignaient comme époux et ne donnaient à son œuvre qu'une admiration douloureuse. Mais ce leur d'esprit ne se rencontre plus. On reconnaît volontiers aujourd'hui que les comédies de Molière sont des comédies et qu'il est permis d'y rire. Tel est votre avis, Messieurs et chers pays ; et nous admirons tous ici Molière, comme il faut.

C'est un lien entre nous. L'amour de Paris, notre ville, nous réunit encore. Je vous félicite, Messieurs, de porter à notre Paris un amour sincère, intelligent, efficace. Parfois, ceux qui ne sont pas d'ici s'étonnent qu'on puisse chérir une si grande chose et si étendue. "Comment aimer, disent-ils, ce qu'on ne peut embrasser ni du regard ni de la pensée ?" Ils parlent comme si Paris n'était qu'une capitale, la capitale de la France et de l'esprit humain. Mais nous savons bien que Paris est autre chose encore, qu'il est un chef-d'œuvre. Or, un chef-d'œuvre, si grand qu'il soit, est toujours harmonieux et à la mesure de l'homme.

Un beau fleuve, un ciel fin, des habitants ingénieux, de longs âges de gloire, l'amitié du monde entier ont donné à notre ville cette figure grande et charmante que nous admirons et que nous aimons. Sans doute cette figure est altérable et changeante. Tout ce qui vit se transforme sans cesse, et Paris, vivant d'une vie multiple et puissante, précipite ses métamorphoses.

Vos soins, Messieurs et chers pays, votre sollicitude, votre zèle, tendent à ce que ces métamorphoses ne soient pas malheureuses, et que, si elles n'apportent pas toujours des beautés nouvelles, du moins elles ne gâtent pas les anciennes. Paris, qui est une ville d'homme, est une ville exquise. Il faut qu'elle reste ce qu'elle est : une capitale esthétique et classique, et que rien n'y offense la plus noble des pudeurs, la pudeur du goût.

A cet égard, nous avons bien, ça et là, quelques sujets d'alarme. Nous avons aussi à redouter le vandalisme industriel. Si les vieilles pierres qui demeurent encore ne sont pas, comme naguère, menacées de la pioche, les arbres de nos promenades courent des dangers. Pourtant, les arbres sont la parure délicate et précieuse de notre ville. Ville de pierres blanches et de rameaux verts, Paris a des promenades qui font son charme et sa plus douce gloire. Veillez sur ces promenades, Messieurs et chers pays. Vous pouvez beaucoup pour notre ville. Vous y êtes la science, l'art, la raison et le goût. On vous consulte quelquefois, on vous écoute souvent, on vous craint toujours. Dites bien haut qu'une Exposition universelle ne doit pas être un prétexte à ravager une ville, et qu'il serait désolant que les Champs-Elysées, l'avenue non pareille, périssent par l'injure de la plus triste des barbaries, la barbarie de la civilisation. Mais ce n'est pas au dernier venu parmi vous à exciter votre zèle. Je n'ai que des remerciements à vous adresser. Recevez-les comme je vous les fais, cordialement. Messieurs et chers pays, je bois aux Parisiens de Paris.

Ce banquet a été suivi d'une soirée littéraire et artistique dont le succès a été des plus vifs et au cours de laquelle on a fort applaudi Mmes Graindor et Lafargue, et MM. Bertin, Duvochel, Alvarez, Vautrey, Boussagol, etc.

DEPECHES

Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

NOUVELLES ETRANGÈRES.

Le rappel de Campos et les intrigues cubaines.

Presse Associée.

New York, 24 janvier—Une dépêche spéciale de la Havane au *World*, après avoir passé en revue les intrigues des Cubains pour amener le rappel de Campos, ajoute :

Le général Campos refusait de donner sa démission et avait laissé la décision au ministre espagnol, jetant ainsi la responsabilité sur ce dernier.

La plus grande difficulté dans la réussite du complot était l'opposition de la reine-régente d'Espagne. Cette excellente femme est une amie dévouée de Campos, qu'elle regarde comme un frère.

Son consentement était nécessaire pour déplacer le général.

Un coup hardi a été porté pour obtenir son consentement. On a déclaré à la reine que la vie du capitaine-général était mise en danger par la populace de la Havane ; que sa valeur et son énergie l'empêcheraient de prendre des précautions, et que le seul moyen de le sauver était de le rappeler.

On lui a laissé croire qu'une tranquillité parfaite régnait à la Havane, que des troupes suffisantes se trouvaient à portée et que le général n'encourait aucun désordre.

La reine a donc consenti à son rappel et les ennemis du général ont triomphé.

Immédiatement après l'envoi de l'ordre de rappel, la reine adressait une longue dépêche à Campos. Elle lui déclarait que son intérêt seul la guidait, qu'elle le croyait en danger. Elle l'assurait de nouveau de sa confiance et de son estime, et, en somme, lui envoyait un message sincère et amical exprimant les sentiments de son cœur.

Campos comprit parfaitement la situation. Il décida de rentrer libre en Espagne et refusa le poste honorable que lui offrit le gouvernement.

Il va reprendre sa place de sénateur à vie.

L'Incendie du Théâtre d'Ekatérinoslav.

L'Enquête Officielle.

Presse Associée.

St-Pétersbourg, 24 janvier—L'enquête officielle instituée pour reconnaître les causes de l'incendie qui a détruit le théâtre d'Ekatérinoslav, capitale de la province russe du même nom, n'a pu établir les causes réelles de cette catastrophe qui a coûté la vie à plus de soixante dix personnes.

La première alarme a été donnée par une actrice frappée de terreur qui s'est précipitée sur la scène pendant une représentation enfantine. La frayeur la rendait folle et elle a jeté la panique parmi les spectateurs, d'autant plus que la salle commençait à s'emplir de fumée.

Une poussée terrible a eu lieu vers les portes ; mais deux seulement étaient ouvertes, les autres avaient été closes hermétiquement à cause du froid.

Le toit de fer est tombé et a tué sur le coup plusieurs personnes.

Les victimes sont pour la plupart des enfants. En dehors de ceux qui ont été brûlés, asphyxiés par la fumée ou écrasés par le toit, beaucoup sont morts foulés aux pieds.

On continue à retirer des cadavres des décombres, et on exprime l'opinion que le nombre de soixante-dix victimes, fixé d'abord, est au-dessous de la réalité.

De nombreux enfants ont été blessés plus ou moins grièvement.

Tous les artistes se trouvant dans leurs logis quand le feu a éclaté ont réussi à s'échapper.

L'actrice qui a donné l'alarme est sévèrement blâmée pour avoir perdu son sang-froid.

Le directeur du théâtre est en prison et sera retenu jusqu'à la clôture de l'enquête officielle.

De sévères pénalités sont établies pour ceux qui négligent de tenir prêtes les issues dans les théâtres, mais pendant l'hiver ces règlements sont fréquemment violés en Russie.

Gomez malade.

Consternation parmi les insurgés.

Presse Associée.

La Havane, 24 janvier—Divers bruits relatifs à l'état de santé du général insurgé Maximo Gomez ont été mis en circulation à la Havane depuis quelque temps.

On a d'abord affirmé qu'il souffrait de blessures, puis qu'il était gravement malade de la fièvre.

D'après des informations puisées à des sources dignes de confiance, il paraît qu'aucun de ces rapports n'est correct, mais on déclare positivement que le général est très sérieusement malade.

Il est établi que les médecins qui soignent actuellement Gomez se sont récemment réunis en consultation et ont diagnostiqué un état avancé de consomption compliqué de fièvre.

Il est de plus établi que ces médecins ont conclu que Gomez ne peut vivre plus de deux mois.

Ces nouvelles ont grandement alarmé les rebelles et leurs amis, car si le mauvais état de santé de Gomez est quelque peu exagéré, les diagnostics principaux, croit on, sont correctement établis.

Les condoléances de M. Cleveland.

Presse Associée.

Londres, 24 janvier—M. Bayard, ambassadeur des Etats-Unis en Angleterre, a envoyé aujourd'hui à la reine Victoria un message de M. Cleveland exprimant ses plus sincères condoléances à l'occasion de la mort du prince Henri de Battenberg.

La Chine fait construire des navires de guerre.

Presse Associée.

New-York, 24 janvier.—Dépêche de St-Pétersbourg au *Herald*.—Un avis spécial de Vladivostock au *Novoe Vremya* dit qu'on apprend de Pékin que le gouvernement chinois a réservé une forte somme pour la création d'une flotte de guerre.

Le plan est immense.

Le gouvernement a déjà commandé des cuirassés, des croiseurs et des torpilleurs.

La tranquillité renaît dans l'intérieur du pays.

Entente intime.

Presse Associée.

New York, 24 janvier—Une dépêche spéciale de Berlin au *Herald* dit qu'un fonctionnaire turc affirme qu'aucune alliance n'a été conclue entre la Russie et la Turquie, mais qu'il existe entre les deux nations une entente d'un caractère si intime qu'elle peut être pratiquement considérée comme une alliance.

Chevalier de l'ordre "Pour le Mérite".

Presse Associée.

Berlin, 24 janvier.—L'empereur Guillaume a nommé le prince de Bismarck chevalier de l'ordre "Pour le Mérite" dans les sciences et dans les arts, avec le droit de vote.

Le froid à Montréal.

Presse Associée.

Montréal, Canada, 24 janvier—La température, qui était au dessous du point de congélation dans la matinée, s'est graduellement élevée, et la neige s'est changée en grésil.

Depuis onze heures, les communications télégraphiques sont interrompues.

NOUVELLES AMERICAINES.

La Guerre entre les Etats-Unis et l'Angleterre.

Les suggestions du capitaine Burns.

Presse Associée.

Columbus, Ohio, 24 janvier—Le capitaine James M. Burns, du dix-septième régiment d'infanterie, dans une note rendue publique aujourd'hui et lue il y a quelque temps aux officiers de son régiment, établit le contingent de troupes que l'Angleterre pourrait promptement envoyer, près des grands lacs en cas de guerre.

Il dit que Chicago et Cleveland seraient les premières places attaquées. La prise de Chicago empêcherait l'expédition dans l'Est de la farine, des grains et de la viande ; celle de Cleveland serait suivie d'une tentative d'interruption des communications par voie ferrée entre l'Ouest et l'Est à Columbus, à Chillicothe et à Portsmouth, ce qui bloquerait l'Ouest.

Le capitaine dit que la prise de Columbus serait plus importante pour une armée anglaise que celle de tout port au sud de la forteresse Monroe, et il demande de meilleures défenses pour les bords des lacs. Entre autres choses, il suggère la construction d'un canal de cent pieds de large et de vingt pieds de profondeur à travers l'Etat de New York.

Ce canal servirait au commerce en temps de paix et permettrait aux petits navires de guerre de se rendre dans les grands lacs en cas de guerre.

Terrible Tragédie en mer.

Presse Associée.

San Francisco, 24 janvier—Une maison de commerce de San Francisco vient de recevoir du consul anglais de l'île de Yap des informations sur la plus atroce tragédie en mer depuis de longs mois.

Le 19 novembre dernier, l'équipage du navire marchand américain Maria s'est mutiné, dit-on, et a tué le capitaine Brown, le second Holman et un passager. La femme du capitaine et son fils ont été grièvement blessés à coups de hache.

Le Maria est un navire américain naviguant sous pavillon espagnol.

L'équipage s'est mutiné au large de l'île Andrew. Le maître-d'équipage s'est procuré une hache, s'est rendu à pas de loup dans la cabine du capitaine et, d'un coup de son arme, a presqu'entièrement tranché la tête du malheureux endormi.

Les gémissements du mourant ont éveillé Mme Brown qui, s'accoudant, a crié au secours. Holman l'a entendu et est accouru, mais le maître-d'équipage avait placé un matelot à sa porte, et quand il est sorti il a reçu un coup de hache qui l'a tué sur le coup.

Le passager, installé au-dessous, est arrivé sur le pont ; un homme de l'équipage l'a frappé et atteint à l'épaule ; il s'est jeté à la mer.

Les corps du capitaine et du second ont aussitôt été lancés à l'eau.

Mme Brown et son fils ont été enfermés et le schooner a fait voile pour l'île Andrew.

L'intention de l'équipage était de débarquer les prisonniers sur un récif de corail isolé. Avant d'arriver à l'île Andrew, les membres de l'équipage se sont battus entre eux, deux métis ont été tués et un autre est mort de ses blessures.

Les provisions ont été épuisées au large de l'île, et le schooner n'était manœuvré que par le maître d'équipage, un métis et deux Chinois.

Il est cependant entré dans le port et le roi a fourni des aliments aux assassins.

Il s'est rendu à bord et a sauvé Mme Brown et son fils.

Le croiseur espagnol Velasco s'est rendu à l'île Andrew, a saisi les meurtriers et les a conduits à Manil'e où ils seront jugés.

Mme Brown et son enfant sont installés à Yap ; ils attendent des nouvelles du Velasco.

Tempête à New-York.

Presse Associée.

New York, 24 janvier—Un ouragan, accompagné de pluie et de grésil, règne dans l'est aujourd'hui.

Les communications télégraphiques entre New-York et les Etats de la Nouvelle-Angleterre sont presque entièrement interrompues. La vélocité du vent est sur les côtes de 40 à 60 milles à 60 milles à l'heure depuis minuit. Aucun désastre maritime n'est cependant annoncé jusqu'à présent.

Sang-froid d'un jeune garçon de quatorze ans.

Terrible catastrophe évitée.

Presse Associée.

Omaha, Nébraska, 24 janvier—Effie Downs, le tambour de l'école de la rue Dodge à Omaha, a empêché une panique parmi cinq cents enfants et a prévenu une terrible catastrophe.

Il n'a pas encore quatorze ans, mais au moment où il a entendu la cloche d'alarme d'incendie résonner dans la bâtisse, il n'a pas oublié le grave devoir qui lui incombait.

C'était son devoir deux fois par jour de se tenir au bas de l'escalier pour faire descendre les escaliers aux élèves de l'école au pas, comme des soldats. Cet exercice est appelé l'exercice d'incendie, et il était recommandé aux enfants de ne jamais hésiter quand ils entendraient le tambour.

Downs a vu de la fumée, a enjambé les escaliers, a décroché son tambour, a passé la courroie sur son épaule et s'est précipité dans la salle.

La fumée était si épaisse qu'il n'a trouvé son chemin qu'avec difficulté. Il entendait les professeurs crier aux enfants de rester calmes, et le bruit des pompes à vapeur arrivant à toute vitesse.

Il arrivait au bas de l'escalier au moment où les cinq cents enfants de l'école apparaissaient affolés au sommet.

C'est alors qu'il a commencé à battre du tambour de toutes ses forces.

Il a produit un effet magique. M. Allen, un professeur, a relevé trois petites filles et un jeune garçon, sur le point d'être foulés aux pieds, et a ordonné aux enfants de marcher en ordre au bruit du tambour.

Les petits se sont alors rappelés leurs exercices et sont descendus avec calme, comme ils l'avaient fait des milliers de fois. La fumée emplissait l'édifice, mais une minute après le premier battement du tambour, il n'y restait pas un seul écolier.

Downs a attendu jusqu'au moment où le professeur Allen lui a dit que tous étaient sauf, et il est sorti de l'école en battant du tambour. La foule l'a acclamée, les professeurs l'ont embrassé et cinq cents familles chantaient hier soir les louanges du courageux enfant.

Downs est la seule cause du sauvetage des élèves de l'école, car plusieurs avaient déjà perdu connaissance et étaient tombés au commencement de la poussée.

L'incendie, causé par un tuyau de poêle défectueux, a été facilement éteint par les pompiers.

Les flammes ont cependant détruit un étage entier.

Incendie à Chicago.

Plusieurs Personnes Échappent Difficilement à la Mort.

Presse Associée.

Chicago, 24 janvier—Un incendie dans la bâtisse de l'ancienne Bourse, à l'angle nord-ouest des rues Dearborn et Monroe, a causé aujourd'hui une panique parmi les occupants.

C'est un bâtiment à six étages et le quartier est un des plus fréquentés de la ville.

Ceux qui se trouvaient au cinquième étage quand le feu s'est déclaré ont gagné la rue par les échelles de fer fixées à l'extérieur dans le mur.

Une femme absolument affolée a tenté de se jeter d'une fenêtre donnant sur la rue Monroe, mais un homme l'a retenue jusqu'au moment où les pompiers ont dressé une échelle et l'ont sauvée.

Des milliers de spectateurs assistaient aux efforts des occupants pour se sauver.

Tous ont été enfin mis en sûreté par les pompiers.

Les pertes matér